

tons vivement, dans l'intérêt des ouvriers, que les fabricants s'occupent de la création d'articles que l'on puisse faire d'avance sans danger.

Le nombre des tisserands innocués s'accroît chaque jour, mais il faut tenir compte de ce qu'on appelle ici le *déclassement* des ouvriers, c'est-à-dire que la fabrication des articles à haute façon étant à peu près arrêtée, les ouvriers habiles ont été obligés de prendre, faute de mieux, de bas articles très peu payés et abandonnés généralement aux femmes et aux garçons; ces derniers gagnent plus que les bons ouvriers, parce qu'ils ont plus l'habitude de ce genre de travail.

Quelques personnes nous ont entretenu de bruits assez généralement répandus concernant la trop grande facilité avec laquelle les douanes françaises admettent les déclarations de prix des tissus importés par les fabricants anglais.

Un fait bien certain, c'est que les fabricants anglais se chargent, à leurs risques et périls, de rendre la marchandise à Paris pour une différence de prix qui n'excède pas 15 %, transport et emballage compris.

Les négociants de notre ville habitués à visiter l'Angleterre, prétendent qu'il est notoire, dans les fabrications anglaises, qu'on n'a pas besoin de déclarer toute la valeur réelle des tissus pour les faire rentrer en France.

C'est sans doute à cette facilité que fait allusion la Chambre de commerce de Manchester quand elle dit : que l'Angleterre doit une sérieuse reconnaissance au gouvernement de l'Empereur pour la manière dont le traité de commerce est appliqué. (Voir le *Moniteur officiel* dont nous avons cité des extraits dans notre numéro de mercredi dernier).

Si cela est vrai, on ne peut nier la gravité du tort que cette tolérance porte aux tissus français qui ont déjà assez fort à faire en luttant loyalement sans avoir encore en perspective une protection presque illusoire.

Il ne faut pas qu'après nous avoir imposé le traité, on puisse l'interpréter d'une manière injuste et préjudiciable à nos intérêts.

Il serait donc bon que les douanes n'admettent point sans attention les déclarations faites par des commerçants aussi forts que les Anglais.

Cela nous mène à dire encore un mot de l'Exposition universelle qui va s'ouvrir à Londres, cette année.

La généreuse hospitalité britannique alloue à Roubaix 30 mètres de longueur sur 0,68^m de profondeur.

Dans ces conditions, même quand on le voudrait autrement, notre fabrique ne peut être représentée que par quelques spécialités fort incomplètes.

Certes, il est trop tard pour prêcher l'abstention, car nos exposants sont prêts, mais vis-à-vis de ce que nous avons appelé une mystification (pour ne pas qualifier le fait plus sévèrement) on peut croire que nous conserverions plutôt notre prestige par notre absence que par notre présence.

J. REBOUX.

TOURCOING. — Notre dernier bulletin commercial ne pouvait, comme on l'espérait, signaler une amélioration dans les affaires.

Aujourd'hui samedi, il nous arrive des renseignements qui sont peu rassurants.

Beaucoup de tisserands ont encore vu réduire leur salaire.

La fabrication des moulinets, celle des tapis, surtout, diminue chaque jour.

J. REBOUX.

Nous recevons en communication un nouvel extrait du bulletin du marché de Bradford, qui nous paraît de nature à intéresser nos lecteurs.

(Marché du jeudi 16 janvier 1862.)

TISSUS.

Rien de changé à la situation. Les fabricants sont encore très occupés à remplir leurs commissions, mais ils en reçoivent peu de nouvelles.

Les négociants pour l'intérieur (*home merchants*) n'achètent point. Les maisons américaines ont remis quelques ordres, et quelques acheteurs français ont assisté aujourd'hui au marché et ont acheté plusieurs lots de marchandises de stock. Les affaires avec l'Allemagne sont tout à fait languissantes.

Les stocks dans les mains des fabricants sont plus réduits qu'ils ne l'ont été depuis de longues années.

Les négociants se plaignent de la grande difficulté et des inconvénients qu'ils éprouvent à cause de la lenteur des livraisons des marchandises commissionnées. Les fabricants attribuent cette situation à la difficulté première d'obtenir la prompt livraison des chaînes coton, mais il n'y a pas de doute qu'elle soit partiellement causée par le manque de bras, car beaucoup de métiers actuellement en repos, pourraient être employés si l'on avait des tisserands à y mettre.

Le ton du marché est ferme; les apparences pour l'avenir sont encourageantes, et l'on s'attend généralement à voir un redoublement d'activité d'ici à peu de temps.

(The Bradford Observer, 16 janvier 1862.)

On écrit de Manchester à l'éditeur du *Bradford Observer* :

Monsieur,

Je lis dans le *Manchester Guardian* de ce jour (Bulletin de jeudi des affaires de Bradford) : « Plusieurs personnes engagées dans le commerce prétendent, ce que d'autres n'acceptent point, que la difficulté d'obtenir une prompt livraison des marchandises commissionnées provient, dans certaine proportion, du manque de bras, et, que beaucoup de métiers, qui sont actuellement en repos, pourraient être employés si l'on avait des tisserands à y mettre. »

Il y a maintenant dans cette ville (Man-

chester), en conséquence de l'état non rémunérateur de l'industrie, 3,000 personnes, dont environ 1,000 tisserands, qui sont sans travail, et il y a toute apparence que le nombre s'en accroît encore considérablement.

La principale fabrication de cette ville consiste dans les cotonnades et le calicot, mais il y a des centaines de bons tisserands sans emploi, qui pourraient, je n'en ai point de doute, se former en une semaine à la fabrication de Bradford; et si quelques-uns de vos manufacturiers avaient réellement besoin de bras et qu'ils voulaient bien me le faire connaître, je me chargerais avec plaisir, en faveur de mes compatriotes et sans aucune rétribution, en y mettant tous mes soins, de choisir des tisserands capables et adroits, et de payer leurs frais de transport jusqu'à Bradford; les fabricants me remettraient les sommes avancées aussitôt l'arrivée des ouvriers, en en réduisant naturellement le montant de leur salaire.

Il y a une très grande misère dans notre ville; beaucoup de familles de six à huit personnes, subsistent avec quelques schellings qu'ils reçoivent chaque semaine de l'Union; vous allégeriez donc notre fardeau en occupant quelques-uns de nos tisserands.

Thomas E. HUNT.

Stockport, 17 janvier 1862. (The Bradford Observer, 23 janvier 1862.)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 7 février

On écrit de Varsovie au *Journal de Posen* sous la date du 5, que le prévôt des marchands Slenker et le pasteur évangélique Otto ont été condamnés par le tribunal militaire à la déportation et à la détention pendant trois ans dans la forteresse de Cronstadt.

Vienne, 7 février.

La *Gazette du Danube* contient un article avertissant les Hongrois et les engageant à accéder à la constitution de février; car dans le cas contraire, les autres nationalités ne voulant plus attendre les Magyars, la Hongrie pourrait être décomposée.

Dresde, 7 février.

Le *Journal de Dresde* annonce dans sa correspondance de Varsovie que le conseil de guerre a rendu son jugement à l'égard des ecclésiastiques catholiques qui avaient été arrêtés. Quatre chanoines ont été condamnés à la déportation, un à la détention dans une forteresse.

St.-Petersbourg, 7 février.

Le *Journal de Saint-Petersbourg* publie aujourd'hui un article tendant à démontrer que la situation financière de la Russie, comparée à celle d'autres Etats, est relativement favorable. Le journal ajoute qu'on peut prévoir prochainement une augmentation naturelle des ressources de l'Etat sans élévation des impôts.

Vienne, 6 février.

La *Gazette du Danube* déclare que les bruits faisant allusion aux rapports existant entre la question du Mexique et les possessions territoriales de l'Autriche en Italie entièrement controuvés.

Londres, 6 février.

Les souscriptions des capitalistes de Londres pour l'emprunt dépassent déjà la somme demandée, quatre millions sterling.

Londres, 6 février.

Dans la séance de la Chambre des Lords, sur la proposition de l'Adresse, lord Derby approuve la conduite du ministère dans les affaires d'Amérique. Il ne croit pas que le moment soit encore venu de reconnaître les Etats du Sud. L'attention du gouvernement devrait se porter sur la manière dont les Etats-Unis soutiennent le blocus.

Les événements récents auraient un bon résultat, celui de désabuser les Américains de la fausse idée qu'ils ont que l'Angleterre n'oserait jamais faire la guerre avec eux, dans la crainte d'une invasion immédiate du Canada et de son annexion. Lord Derby regrette que le gouvernement américain n'ait point par un sentiment de justice, rendu sur le champ les commissaires du Sud, au lieu d'attendre qu'on leur demandât de le faire. Le noble lord annonce qu'il fera prochainement une interpellation au sujet de la convention du Mexique. Le comte Granville donne sur les affaires d'Amérique et du Mexique les mêmes explications que lord Palmerston à la chambre des Communes. — Lord Russell parlant du blocus, rappelle la déclaration faite à Paris qui demandait que l'accès des ports fût interdit en cas de blocus effectif. Mais la force employée pour maintenir le blocus des ports du Sud est à peine suffisante. L'Angleterre est déterminée à observer la neutralité. Dans quelques mois, on verra si les Etats-Unis sont capables de rétablir l'Union. Il vaut bien mieux, vienne de leur côté que de celui des puissances Européennes. S'ils pensaient que l'indépendance des Etats du Sud fût en quelque manière soutenue par les puissances européennes, cela laisserait parmi eux des sentiments pleins d'amertume. Il vaut donc mieux que l'Angleterre maintienne la neutralité. Quant au Mexique, l'Angleterre n'exercera aucune influence pour empêcher le peuple Mexicain de choisir le gouvernement qui lui convient. La France a exprimé aussi la résolution de rester fidèle à la convention.

L'Adresse est adoptée. Dans la séance du 6 février, à la chambre des Communes, sur la proposition de l'Adresse, M. Disraeli approuve la conduite du gouvernement de S. M. dans les affaires d'Amérique, et reconnaît en même temps que le gouvernement Américain a fait tout ce qu'on pouvait désirer. L'orateur est parfaitement d'accord sur le principe de neutralité dans les affaires américaines; mais il demande que la correspondance relative au blocus soit publiée. Il avertit

le gouvernement de prendre des précautions dans l'intervention au Mexique. Il doute que le gouvernement ait bien fait de garantir l'emprunt du Maroc.

Lord Palmerston défend la conduite du gouvernement à l'égard de l'Amérique. Il dit que le pays est d'accord avec sa politique. — Le gouvernement de la Reine maintient une stricte neutralité et ne veut pas y renoncer. Quant à l'intervention au Mexique, le gouvernement a fait connaître le but qu'il se propose dans cette intervention. L'Angleterre ne s'associe pas au projet tendant à imposer au peuple Mexicain une forme de gouvernement que le Mexique n'approuverait pas. Le gouvernement croit avoir agi sagement dans l'affaire de l'emprunt marocain; il voulait empêcher les hostilités entre l'Espagne et le Maroc.

La Chambre vote l'Adresse.

Londres, 7 février.

Le froment est demandé aux prix précédents.

Liverpool. — Marché aux cotons.

Middling 12 3/8 à 12 7/8; stock 351,000 balles; arrivages dans la semaine 30,707 balles; ventes du jour 5,000 balles.

Madrid, 7 février.

Le vapeur, le *Foneno*, portant des troupes françaises au Mexique, est arrivé à Cadix pour réparer ses avaries.

À la Chambre des Députés continue la discussion du traité avec le Maroc.

Turin, 6 février.

M. Benedetti est de retour de Corse. Il est arrivé à Turin hier. Dimanche aura lieu à Magenta la pose de la première pierre du monument commémoratif. L'emprunt italien est à 67.65.

Le Havre, 7 février.

Marché aux cotons. Bas New-Orléans 132; marché régulier. Vente de la semaine 6300 balles, arrivages 700 balles; stock 411,000 balles.

FAITS DIVERS.

On lit dans la *Presse* :

Les habitants de la rue des Dames, à Batignolles, ont été témoins, il y a quelques jours, d'une scène des plus déchirantes. M. N..., pâtissier, établi dans cette rue, et déjà avancé en âge, ayant eu le malheur de perdre sa femme à la suite d'une courte maladie, avait éprouvé une douleur si vive de cette mort inattendue, que sa raison s'en était subitement altérée. Au moment où l'on vint pour enlever le corps exposé à l'entrée de la maison, M. N..., s'arrachant violemment aux bras qui essayaient de le retenir, se précipita sur le cercueil, et, le saisissant avec force dans ses bras, voulut s'opposer à son enlèvement. Le lendemain, ce malheureux avait complètement perdu la raison, et le surlendemain il était mort.

— Le *Bien public* des Flandres donne la statistique des places fortes belges.

En 1832, la Belgique avait vingt-cinq villes fortifiées : Anvers, Ath, Audenarde, Bouillon, Charleroi, Dinant, Diest, Gand, Huy, Hasselt, Ypres, Liège, Lierre, Malines, Mariembourg, Mons, Menin, Namur, Nieuport, Ostende, Philippeville, Termonde et Tournai.

Depuis 1830, dix de ces places ont été complètement démolies, ce sont : Menin, Ypres, Audenarde, Lierre, Malines, Ath, Philippeville, Hasselt, Bouillon et Mariembourg. On démolit en ce moment Mons, Namur en partie, Nieuport, Charleroi en partie. D'après le nouveau système de défense, il restera quatre villes fortifiées : Diest et Termonde couvrant la position d'Anvers, Ostende et Tournai.

— La vallée de la Meuse (Belgique), vient d'être désolée par une des plus fortes inondations dont on ait gardé le souvenir.

Dans la journée de samedi, lit-on dans la *Meuse*, les eaux de la rivière, qui avaient déjà atteint une grande hauteur, se sont élevées encore. On ne se rappelle pas encore avoir vu une crue aussi rapide, et d'autant plus extraordinaire que le sol, dans notre pays, n'était pas couvert de neige. Il paraît que cette masse d'eau nous est venue en partie de la France, et principalement des montagnes des Vosges, dont les sommets étaient couverts de neiges abondantes qui se sont rapidement fondues sous l'influence des grandes pluies et de la température de ces derniers jours.

Dès samedi matin, la Meuse, grossie encore, par les eaux de l'Hourte, et de la Vesdre, avait commencé à déborder à Liège. Le quai Sur-Meuse, le port de la Goffe, une partie de la rue Sur-Meuse, le quai de la Batte, au pont Maghin, la rue des Foulons, la rue Feronstree, la place Saint-Barthélemy, le faubourg Saint-Léonard, les abords de la fonderie de canons, la rue des Tanneurs, et toutes les rues avoisinantes furent rapidement envahies par les eaux.

En amont et en aval de la ville, à Angleur, au Val-Benoît, à Fragnée, à Froidmont, aux Vannes, à la Boverie, aux prés de Droixhe, à Bressorx, etc.; l'inondation fit également de grands progrès.

Dans plusieurs de ces localités, et dans quelques rues du quartier d'Outre-Meuse, les eaux s'élevèrent jusqu'à un mètre au-dessus du sol.

Toutes les caves des maisons situées dans le bas de la ville se remplirent en quelques heures. Dans plusieurs rues, on voyait les eaux s'infiltrer par les canaux, s'y précipiter avec violence. Elles sortaient également par les ouvertures des égouts et envahissaient les parties adjacentes des rues.

Samedi, les communications étaient devenues très difficiles, sinon impossibles, dans les parties inondées de la ville. Le pont en bois que l'on avait établi à la Goffe, pour la circulation des piétons entre

l'ancienne rue du Pont-des-Arches et le quai de la Batte, fut submergé deux fois, et deux fois reconstruit.

Les eaux s'élevèrent jusqu'au milieu de la nuit de samedi à dimanche. Ce n'est que vers une heure du matin que la crue s'arrêta. Un mouvement de baisse commença dès lors à se manifester; la pluie ayant heureusement cessé de tomber, ce mouvement a continué dans la journée de dimanche et les eaux avaient diminué le lendemain soir de 30 à 40 centimètres. Mardi, elles continuèrent à se retirer, mais très-lentement. Plusieurs rues et toutes les localités voisines sont encore inondées.

La violence des eaux a été telle que samedi après-midi, un magasin situé à la Boverie, contenant un grand nombre d'ustensiles et les pilotes qui avaient servi à la construction des quais de la rive gauche, s'est écroulé. Il n'y avait heureusement personne à l'intérieur.

Dimanche, vers une heure du matin, les habitants du quai de l'Ourthe ont été réveillés par un bruit épouvantable. C'était le mur du quai qui, miné dans ses fondations par les affolements des eaux, s'écroulait avec fracas sur une longueur de plus de 50 mètres. Vers sept heures du matin, une autre partie de ce mur, sur une longueur aussi grande, s'est de nouveau écroulée. Le mur tout entier menaçait ruine, les eaux commencèrent alors à miner le quai lui-même et à emporter une partie du pavé, où de larges crevasses n'avaient pas tardé à se manifester. On craignait que le quai tout entier ne disparût, entraînant avec lui les fabriques et toutes les habitations qui le bordent.

Dès samedi, toute la vallée de la Meuse, depuis Dinant jusqu'à Maestricht, était inondée. Elle présente le spectacle d'une immense nappe d'eau qui s'étend jusqu'au pied des montagnes. Un grand nombre d'habitations ont été envahies par les eaux; des campagnes ont été ravagées, des bestiaux noyés.

Les eaux ont causé de nombreux dégâts aux travaux du chemin de fer en construction de Namur à Dinant. Entre Namur et Liège, elles s'élevaient sur plusieurs points jusqu'au niveau de la voie ferrée et baignaient le pied des rails.

VARIÉTÉS.

LETTRES D'OLIBRIUS.

IV

Il y a du bruit dans Lauderneau. On s'agite, on cause, on crie, on se démène, et c'est encore du théâtre que partent les clameurs.

Les artistes vivaient en paix, joyeux et contents entre le succès de la veille et le triomphe du lendemain, Dame Critique survint et voilà la guerre allumée.

Jusqu'alors, de petits bulletins anodins et bienveillants avaient chatouillé assez agréablement leur amour-propre; on puisait dans un formulaire comme s'il s'était agi d'écrire au grand-papa un compliment de nouvelle année, et l'on disait complaisamment : « Notre théâtre est toujours le rendez-vous de la belle société; du reste, rien n'est épargné pour éblouir, séduire et captiver le public même le plus difficile; grâce au zèle et à l'activité de l'administration, on nous fait chaque semaine la surprise de plusieurs pièces nouvelles. Des artistes d'un mérite incontestable et incontesté sont les dignes interprètes de ces charmants ouvrages et en assure d'avance le succès. C'est ce soir que M^{me} X... notre ravissante... aborde pour la première fois le rôle de... dans... c'est assez dire que la salle sera comble; il n'y aura jamais assez de mains pour l'applaudir, assez de roses pour orner son front. »

Et le tour était fait, et l'on était content; mais le parterre trouva que l'éloge prodigué n'était pas toujours en raison directe de l'effet produit, c'est alors qu'il détacha un des siens (le vilain petit monsieur que vous savez) pour en faire l'écho des sentiments de la foule. Réprimer les abus, signaler les faiblesses, louer le plus possible, hasarder à l'occasion un utile conseil, tel devait être son rôle. Il paraît que ce conscript littéraire, ce folliculaire tiré du menu fretin, a mal compris sa mission et on l'a mis au pilori.

Quel est donc le devoir de la petite critique à l'égard des petits acteurs et même des plus grands talents?

Nous avions toujours pensé que la franchise et l'impartialité étaient les deux premières qualités requises en pareille matière et que la plaisanterie, pourvu qu'elle fût de bon goût, pouvait s'attaquer impunément à certains ridicules.

On en a décidé autrement. Eh quoi! dira-t-on, parce qu'un collègue assez mal bâti, s'avise chaque semaine de faire bâiller son monde pendant deux longues colonnes, parce qu'il prétend toucher à tout et casser ses pantins pour voir ce qu'il y a dedans, il faudra le prendre au sérieux et le laisser dire. Non, non, mille fois non. Nous ne permettrons pas qu'on dédaigne ainsi notre talent, qu'on méconnaisse nos efforts et qu'on rie de nos prétentions. D'ailleurs notre passion est là pour vous confondre vous et vos méchants propos et nous n'avons pas attendu votre bon plaisir pour nous faire une réputation.

Halte-là, Messieurs, la plume ne doit être ni une rapière, ni une batte d'Arlequin, et honte à qui voudrait en abuser. Nous suivons le droit chemin; heureux de rencontrer le bien, nous devons cependant indiquer où se trouve le mal. Si vous avez droit à toute notre indulgence, le public a droit à tous vos regards, et c'est lui qui manquera de respect que de lui dire brutalement en face : Je ne puis être de votre avis, car vous n'avez pas le sens commun.

Nous comprenons de reste qu'il est difficile à un directeur de former tout d'abord une troupe complète, qu'un artiste qui joue aujourd'hui un rôle d'honnête homme soit mauvais demain sous les traits d'un franc coquin, parce que ce dernier genre est moins dans ses moyens ou que ce caractère lui est moins sympathique que le premier; mais nous aurions cru qu'on pouvait dire en ami : prenez garde de tomber, le chemin est glissant, évitez cette pierre qui pourrait vous faire trébucher.

Nous connaissons une ville où les choses se passent en famille; on dépose dans la boîte de la rédaction tout ce que chacun permet d'imprimer à son sujet, le directeur donne les nouvelles qu'il veut bien laisser perdre, et ses pensionnaires disent eux-mêmes de quelle façon ils ont fasciné le public et rendu le galon muette d'admiration. Par ce procédé ingénieux, rien ne manque à leur gloire. Clitandre est toujours amoureux, Agnès toujours ingénue et Colimène toujours parfaitement en équilibre sur l'escabeau qui lui sert de piedestal.

Les utopistes trouveraient-ils qu'il y a lieu d'adopter cette manière et se rangeraient-ils les yeux fermés à l'avis des Comédiens juges par eux-mêmes? C'est ce qu'il ne nous est pas permis d'apprécier ici.

On met toujours en avant sa susceptibilité, sa dignité, son amour-propre; on crie à l'injustice et l'on passe successivement par toutes les phases du mécontentement : la surprise, le dépit, l'indignation. Mais on a donc oublié que flatter les gens de travers c'est presque les insulter, et qu'un maladroit ami peut souvent être dangereux.

Vous voulez dire qu'il pleut, dites : il pleut; que tel artiste se néglige, dites qu'il se néglige, et espérez que la leçon lui profitera; demain vous aurez peut-être à le complimenter.

Le théâtre corrige les mœurs en riant, c'est en riant aussi qu'il faudrait accepter les conseils. Figaro l'a dit, ne l'oublions pas : Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

OLIBRIUS.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

THÉÂTRE de ROUBAIX

RUE NEUVE-DU-FONTENOT.

DIMANCHE 9 FÉVRIER 1862.

1. CHEZ UNE PETITE DAME, comédie en 1 acte, mêlée de couplets.

2. Première partie de la

SÉANCE DE PRESTIDIGITATION

DONNÉE PAR

M. ALBERT.

3. UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE comédie-vaudeville en 1 acte.

4. Deuxième partie de la *Séance Magique*.

5. LES DOMESTIQUES, comédie en 3 actes, mêlée de chants.

Ouverture des bureaux à 5 h. — Lever du rideau à 5 h. 1/2.

LUNDI 10.

Spectacle extraordinaire

AU BÉNÉFICE DE M^{me} CODEFRAY.

Abonnement et entrées de faveur généralement suspendus.

1. QUI SE RESSEMBLE SE GÈNE, comédie-vaudeville en 1 acte.

2. LES PATTES DE MOUCHE, comédie en 3 actes.

3. LA ROSE DE SAINT-FLOUR, opérette en 1 acte.

4. LE CALIFE DE LA RUE SAINT-BON, scènes de la vie turque, mêlée de couplets.

Ouverture des bureaux à 5 heures 1/2 — Lever du rideau à 6 heures.

Prix des places :

Loges de première galerie, 3 fr. 50; fauteuil de première galerie, 3 fr.; fauteuil d'orchestre, 2 fr. 50; première galerie, 2 fr.; stalles de parquet, 2 fr.; deuxième galerie, 1 fr. 25; parquet, 1 fr. 25; parterre, 75 c.; amphithéâtre, 50 c.

On peut se procurer des cachets à l'avance, de 9 heures à midi, chez J. Reboux, Grande-Rue, 56, et de 1 heure à 4 heures, au Théâtre.

Un supplément de 25 cent. sera perçu pour les cachets pris à l'avance, pour les places au-dessus de 2 fr. Pour les surtes places, il sera perçu 40 c. par cachet.

JOURNAL A 1 FRANC 80 CENT.

Le MANUEL GÉNÉRAL, recueil mensuel fondé par le Gouvernement en 1834, pour activer la propagation et l'amélioration de l'instruction primaire, paraît sans interruption depuis cette époque. Ce journal, que tous les amis et tous les protecteurs de l'enseignement populaire se font un devoir de propager, est une merveille de bon marché. Moyennant 1 franc 80 cent. par an, l'abonné reçoit chaque mois un numéro contenant des articles sur l'enseignement, sur les arts agricoles, sur les sciences appliquées, des sujets de devoirs avec leurs corrigés, des lectures intéressantes pour les maîtres et pour les élèves, tous les actes officiels relatifs à l'instruction primaire; il reçoit, en outre, quatre morceaux d'excellente musique.

On s'abonne à Paris, chez M. HACHETTE et C^e, rue Pierre-Sarrasin, et dans les départements, chez tous les libraires.

(2337-8998.)